



LES TANNERIES 234 RUE DES PONTS LESTANNERIES.FR
45200 AMILLY

MARTINE ABALLÉA

RÉSURGENCE

EXPOSITION
DU 25 SEPTEMBRE 2021
AU 6 MARS 2022

INFORMATIONS PRATIQUES

02.38.85.28.50
contact-tanneries@amilly45.fr

Ouvert du mercredi au dimanche
de 14h30 à 18h - Entrée libre

Les Tanneries
Centre d'art contemporain
234 rue des Ponts - 45200 Amilly

Adresse postale:
Mairie d'Amilly,
B.P. 909
45200 Amilly Cedex



ACCÈS

• Transports en commun depuis Montargis :
Réseau bus Amelys
Ligne 5 Mirabeau < > Hôpital / Arrêt Tanneries

• Par le train depuis Paris
Ligne TER Paris - Nevers
au départ de la Gare de Paris Bercy.
Ligne Transilien Paris - Montargis
au départ de la Gare de Lyon.
Arrêt gare de Montargis

• Par la route depuis Paris
A6 direction Lyon, puis A77. Montargis, sortie D943
Amilly Centre.



VISUEL : MARTINE ABALLÉA, RÉSURGENCE, 2021 (VISUEL DE RECOURS) / PHOTO : MARIO MATTONI / COURTESY DE L'ARTISTE

Le Loing [...], le Mississippi, l'Amazone... Dans une résurgence singulière, entre rêves, réalités, possibles et oublis, la figure y refait surface. De cette eau immémoriale pourrait-on faire l'embouteillage ? Martine Aballéa se plaît à l'envisager. Les Flacons et les verres travaillés feront, pour certains, figure de laboratoires, avec leurs formes boursoufflées de bouillonnements intérieurs, de chimies secrètes. D'autres se teinteront des robes d'élixirs inconnus dont la puissance d'action, bienveillante et bénéfique – mais supposée – s'évoquera prudemment même si, déjà, elle se montre capable de déhiérarchiser l'ordonnement d'une collection. La figure générée par ce corpus artistiquement revisité deviendra l'habitante d'un rêve de durée dans une forme de tutoiement d'éternité que permettront des contextes fictionnels affleurants. Cet imaginaire sera peuplé de fantômes, de sujets effacés, de sujets déposés, faisant place à des aménagements désertés, des espaces abandonnés – au décorum solarisé, si cher à Martine Aballéa –, comme laissés à vau-l'eau.

Extrait du texte rédigé par Éric Degoutte en septembre 2019 dans le cadre de l'affiche-programme de la saison #4 intitulée *Figure[s]*



Martine Aballéa, *Résurgence*, 2021 / Les Tanneries / Photo : Margot Montigny / Courtesy de l'artiste / © Martine Aballéa, ADAGP, Paris, 2021

Entretien avec Martine Aballéa

Commissaire de l'exposition *Résurgence* présentée par Martine Aballéa dans la Grande Halle des Tanneries, leur directeur Éric Degoutte a entamé une conversation avec l'artiste tout au long de la préparation du projet. Ce temps de paroles croisées fut tout d'abord celui de l'invitation faite à Martine Aballéa dans son atelier parisien un jour de printemps 2019, à l'issue d'un premier dialogue autour d'intuitions naissantes. S'en suivirent les intentions apparues dès la découverte du site, dans le temps passé à regarder le lieu, à le percevoir, puis à le « remémorer » pour penser la manière de l'habiter, avec, assez vite l'envie d'y faire ruisseler un flux suggéré... Tout semblait couler de source. C'était sans compter l'épreuve d'une suspension brutale, née de la sidération d'une crise sanitaire insoupçonnée et finalement longuement subie. *Résurgence* se fit donc attendre, glissant de saison (*Figure[s]* – #4) en saison (*Dis*] *Play Off* [Line – #5) pour finalement intégrer le canevas de la saison #6, *Draw Loom*. Le fil des échanges s'étira donc quelque peu, sans jamais rompre pour autant ; au plus loin, il fut ramené à la trame des choses dans l'expression d'une attente commune. Néanmoins, dans chaque temps qui pouvait être saisi, il se fit paroles au travail et ajustement du propos, que ce soit à travers des phases de pré-montage, d'expérimentation ou de mise en place des éléments constitutifs de l'installation. L'ouvrage fut donc repris, remis sur le métier, et la conversation poursuivie au cours de cet entretien, comme à rebours.

Éric Degoutte (E.D.) : *Peut-être, pour se mettre en situation, faut-il débiter avec ce « voyage » au cœur d'une « collection oubliée » d'un ensemble d'artefacts singuliers en verre, aux formes énigmatiques liées à des univers industriels relativement étrangers dont l'évocation sert à déterminer toute l'atmosphère que dégage l'imposante installation réalisée en Grande Halle ? La réalisation de ce projet a en effet été rendue possible grâce à la collaboration du Musée du Verre et de ses Métiers de Dordives – Communauté de Communes des Quatre Vallées qui a accepté de mettre à disposition une partie de sa collection actuellement (p)réservée en attendant la fin de la rénovation de ses locaux, dévastés par la grande inondation de 2016. Je parle là d'une « collection oubliée » parce qu'elle demeure pour l'instant sans visibilité propres, tel un corpus effacé que l'exposition réactive ici, partiellement, arbitrairement, dans une autre esthétique et avec les volumes des corps de verre disposés que vous avez choisis. C'est pourquoi je parle d'une capacité – la vôtre, directement rattachée à une poétique que manifestent les couleurs et les lumières dans votre travail – à déhiérarchiser l'ordonnement de cette collection. Cette déhiérarchisation de l'ordonnement des choses*

– du réel ? – me semble être une constante dans vos projets. Les établissements que vous développez ont cette fonction première. Ce sont des hétérotopies (hôtel, magasin, boîte de nuit, salle d'attente...), et, en cela, des formes singulières qui créent la disponibilité d'un autre espace-temps dans un contexte contraint, qui ouvrent le « champ » et autorisent une autre forme de réordonnement. C'est ainsi que Michel Foucault perçoit dans les hétérotopies des formes de localisations physiques de l'utopie. Ainsi, l'émergence semble-t-elle recouvrir dans votre pratique la notion de résurgence qui n'est jamais celle d'un ordre aux choses, mais bien l'expression d'une constance qui est la vôtre à signifier notre positionnement intrinsèque au cœur de nos états de présence au monde, oscillant en permanence entre réel et imaginaire. Tout ne serait alors qu'une seule et même question de regard porté. Qu'en pensez-vous ?

Martine Aballéa (M.A.) : Je dirais que je réorganise des souvenirs tout autant que des codes et des contextes liés à des lieux – historiques et géographiques –, à des « hétérotopies » ou encore à des artefacts. Étant notamment persuadée que les bâtiments qui jalonnent nos quotidiens sont des entités vivantes

avec lesquelles nous coexistons, j'aime les laisser me « dire » quoi faire quand j'interviens dans un espace donné. Je tente de « les écouter » et de recueillir toutes les impressions qui me viennent lors de notre rencontre. Leur histoire, leur nature et leur aspect sont mes points de départ. Quand j'ai découvert la Grande Halle, je me suis tout de suite intéressée aux anciennes cuves de traitement des peaux de l'industrie passée et aux différents phénomènes et canaux de circulation de l'eau, hérités comme actuels. J'ai aussi redécouvert aux Tanneries le plaisir et l'apaisement ressentis à contempler l'eau s'écouler. À partir de cette ambiance pleine de fluidité, j'ai imaginé, à travers la construction d'un laboratoire singulier – composite et empreint d'histoire –, l'émergence d'un nouveau liquide qui offrirait des sensations inédites.



Martine Aballéa, *Résurgence*, 2021 / Les Tanneries / Photo : Margot Montigny / Courtesy de l'artiste © Martine Aballéa, ADAGP, Paris, 2021

Ainsi, de la réorganisation au sein d'une même installation d'éléments mémoriels et référentiels, naturels et sensoriels, j'ai tiré un rêve de laboratoire : ni totalement vrai, ni totalement faux. J'ai toujours aimé jouer avec les niveaux, les notions et les sensations de réalité, de fiction et d'ambivalence entre le vraisemblable et l'invraisemblable. Ces variables d'ajustements me semblent relever d'une forme intrinsèque de perception des choses, dans un flottement permanent. Au sein de ce croisement de données que j'opère et qui sert la mise en place d'une forme de narration fictive non linéaire et ouverte, la spécificité du regard de chacun est mise en lumière. Mes installations prennent la forme de prologues et, ce qui me plaît, c'est qu'il revient à tout un chacun de générer la suite des histoires que j'initie.

E.D. : *Dans le texte de présentation de la saison #4, l'eau se faisait symboliquement*

celle de toutes les rivières. D'abord le Loing, cette rivière embrassant le site même de l'ancienne tannerie, celle qui a prévalu au choix de son emplacement, favorable à l'alimentation hydraulique des fosses, à la préparation des bains de tannage et aussi à l'évacuation des eaux usées, grasses et noires. Ensuite, il y a toutes ces autres « figures » de rivière que sont pour beaucoup, lecteurs de Howard Phillips Lovecraft, de James Joyce ou de Marguerite Duras, ces fleuves et cours d'eau mémoriels qui viennent se signifier, nous fasciner et faire de nous d'improbables Fitzcarraldo. Flux insaisissables, sans début ni fin, toujours renouvelés, toujours différents, ils sont aussi l'expression, en cela, d'un état de permanence. L'eau est très présente dans votre travail. Parlez-nous de son cours dans votre œuvre.

M.A. : L'eau m'a toujours fascinée. Elle m'intéresse notamment dans le rapport intrinsèque qu'elle entretient avec la vie, mais aussi pour ses potentiels polymorphiques, polysémiques et narratifs, aux confins de la nature et de la culture, des sciences et des arts. Au fil de mon œuvre, j'ai étudié différentes manières de mettre l'eau en forme comme en circulation, depuis son écoulement jusqu'à son absorption en passant par son évaporation. Ces mises en forme sont autant de mises en récit. La forme du récit prend celle de l'eau et vice-versa pour faire émerger des « histoires d'eau » au sein desquelles la poésie visuelle charrie un espace mental hétérogène. Il y a en effet, dans ces diverses études plastiques de l'eau que j'ai pu réaliser – depuis *Fontaine de désespoir* (1988) jusqu'à *Résurgence* (2021) en passant par *Eau végétale* (2000), *Luminaville-les-Bains* (2003) ou encore les nombreuses images que je produis –, l'expression d'une permanence : celle d'une forme de narration cyclique qui suit son cours, quels que soient les chemins empruntés et les corps rencontrés. Je crois que c'est d'ailleurs dans la volonté que j'ai de pousser à son paroxysme l'aspect circulaire de ce processus narratif immersif et participatif de l'œuvre que j'en développe des multiples

pour générer une autre figure, elle aussi bien présente dans Résurgence : celle de la mare nostrum. Vous avez évoqué la mer en plastique du Casanova de Federico Fellini (1976) pour établir une première description de votre projet. Comme un souvenir, un fil à tirer, une fibre mémorielle et sensible qui renforçait pour vous l'idée de cette invitation au voyage, au récit fictionnel que porte l'œuvre. Résurgence est une installation, une scénographie, un apparentement d'éléments. Ces principes sont récurrents dans votre travail. Ils viennent répondre à cette déterritorialisation, cette déhiérarchisation, à ce réordonnement du réel évoqués plus haut. Ils sont les outils de l'artiste. Parlez-nous d'eux.

M.A. : À l'instar de mon *Hôtel Passager* (1999), mes installations sont presque toutes des formes répétées mais constamment renouvelées d'invitation au voyage. Le dialogue systématique avec le lieu dans lequel j'interviens m'engage à générer de nouvelles formes, à explorer de nouvelles échelles, de nouveaux territoires, de nouveaux domaines, de nouvelles sensations, de nouvelles narrations. Cependant, il est vrai que cette nouveauté provient d'un traitement et d'un vocabulaire plastiques spécifiques développés au fil des années. Je reprends d'ailleurs dans *Résurgence* un principe que j'aime à éprouver : celui de confronter la vive et acidulée mise en couleur et en lumière des artefacts qui composent mes installations avec la plongée dans le noir des espaces qui les accueillent. Cette confrontation me permet de construire une réalité parallèle dans laquelle je développe les silhouettes de mes paysages imaginaires et imaginés qui ne peuvent naître que dans le noir, comme les images d'un film. Le noir abolit les distances et noie les surfaces. Il implique d'emblée une modification des perceptions et un rapport d'intimité qui signalent au visiteur que l'univers dans lequel il est plongé ne répond pas entièrement aux lois physiques du monde dit « réel ». Il y éprouve une sensation de flottement et de dépaysement que viennent renforcer les colorations irréelles des artefacts tout comme les mises en lumière de ces derniers qui, théâtralisées, sont des moyens d'orienter les regards et de nourrir les imaginaires. Dans *Résurgence*, je décontextualise pour mieux recontextualiser les verres scientifiques de la collection du Musée du Verre et de ses Métiers de Dordives. À travers les choix, les réagencements et les mises en lumière rosée opérés, je reconstruis bien un laboratoire de chimie, mais un laboratoire déréalisé, né d'une vision néo-romantique – voire néo-gothique si l'on songe à *Frankenstein* – qui prend parfois des airs d'atelier d'artiste...

L'intégration d'une composition sonore – réalisée en collaboration avec l'artiste Jérôme Poret et la bassoniste Eugénie Loiseau – participe aussi de ce processus de déréalisation ; d'autant plus que, pour la première fois dans mon œuvre, cette dernière acquiert une dimension *originale*. Créée spécialement pour l'installation, elle n'intègre aucune autre chaîne de référence que l'œuvre elle-même. Bien qu'elle puisse rappeler le son des cornes de brumes, elle tend à devenir une berceuse apaisante qui favorise l'immersion dans le rêve éveillé dont je mets en scène l'*incipit*. Je dirais donc que j'invite à faire l'expérience de voyages que l'on qualifie communément « d'immobiles ». Mes installations sont autant d'énigmes qui fonctionnent d'ailleurs sur la même mécanique que celle du rêve. J'en compose les décors en ré-agencant

CONTRIBUTEURS DE L'EXPOSITION

La création sonore de *Résurgence* a été réalisée en collaboration avec l'artiste Jérôme Poret et la bassoniste Eugénie Loiseau.

PARTENAIRE DE L'EXPOSITION

L'exposition a bénéficié de l'aimable concours du Musée du Verre et de ses métiers de Dordives – Communauté de Communes des Quatre Vallées.

des éléments plus ou moins reconnaissables – identifiés ou identifiables – par les visiteurs. En cela, je leur donne des repères pour mieux en occasionner des pertes et reproduis alors les effets que provoque en nous le voyage : nous reconnaissons certains éléments quand d'autres nous surprennent. Nous naviguons, nous oscillons en permanence entre ces différentes sensations. Dans ce mouvement perpétuel, né aussi du désir de comprendre et de résoudre ces énigmes qui s'imposent à nous, nous produisons des souvenirs et form(ul)ons des récits : nous inventons, nous créons.

E.D. : *La création s'envisage pour beaucoup comme une forme de tutoiement d'éternité que permettent les contextes fictionnels affleurant à sa surface. Il y a dans le temps passé par tout artiste à construire les conditions de son œuvre, de son cheminement, de son parcours, l'enjeu d'une permanence et d'une attention maintenue qui viennent flirter avec l'intemporalité, que cette dernière soit figure d'utopie ou canevas de songes et de récits. Quelque chose à saisir sur le motif semble se nouer comme se tisser dans cette forme de sagesse qui serait liée à la mesure de l'effort, aux confins de l'impossible et de l'éternité présumée. Au regard de ces réflexions, quelle est, dans votre travail, la part de la nostalgie, de la permanence, de la résurgence et de la réminiscence ?*

M.A. : Je ne suis pas nostalgique dans le sens où je ne suis pas « passésiste ». Bien ancrée dans le moment présent, je demeure fascinée par le passage du temps et ses différentes expressions ou traces à travers les époques. La mémoire, ses résurgences, ses réminiscences, sont sans doute en cela les matières principales de mes œuvres. C'est peut-être d'ailleurs pour cette raison qu'elles sont profondément marquées du double sceau de l'éphémérité et de la permanence. Si mes images imprimées – photographies, cartes postales, etc. – sont plus ou moins durables, mes installations sont, elles, éphémères. Éventuellement elles sont démontées et les éléments redistribués. Quoiqu'il en soit, elles disparaissent. La dimension éphémère de mes œuvres me questionne encore aujourd'hui, bien que je me sois réconciliée avec cet état de fait en me disant que, de toute façon, mes créations étaient vouées à disparaître dans les siècles à venir ; que tout n'était donc qu'une question – relative – de temps.

Cette étrange et fondamentale association entre l'éphémère et le permanent renforce en quelque sorte la présence comme la puissance de l'imaginaire. Cela me permet de me concentrer sur ce qui m'importe dans mon travail : faire vivre des expériences, émerger des idées nouvelles, naître des visions, dans le noir au bord de l'eau.



Martine Aballéa, *Condensé*, 2021 / Les Tanneries Photo : Margot Montigny / Courtesy de l'artiste © Martine Aballéa, ADAGP, Paris, 2021